

Post-scriptum

***Ventriloquies*, de Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis,
Leméac, 189 p.**

Patrick Cady

Number 197, July–August 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19397ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cady, P. (2004). *Post-scriptum / Ventriloquies*, de Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis, Leméac, 189 p. *Spirale*, (197), 31–32.

POST-SCRIPTUM

VENTRILOQUIES de Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis

Leméac, 189 p.

ELLES DÉCIDENT de s'écrire, autour d'un mot : filiation. Ce sont les troubles de la filiation qui les inspirent : inceste, fusion, mensonge, secret. Qu'il soit caché dans le silence ou le mensonge, c'est l'enjeu du secret qui les réunit toutes les deux, ailleurs si séparées. Je les appellerai ici par leur prénom, moins par commodité que pour faire écho à leur lien sororal. Pour Catherine, le mensonge est toujours un inceste ; si le mensonge n'est qu'une forme du secret, celui censé protéger l'analyse est-il un piège du même ordre ? Est-ce pour cela qu'elle cherche à en publier quelque chose, elle qui a « officiellement » terminé la sienne ? Elle s'étonne très vite de penser, sans rien en écrire, au rapport de ces lettres et du mensonge. Le rapport au mensonge, au secret, la met « *perpétuellement en attente* », thème qui sera repris à propos de l'attente de la réponse de l'autre dans la correspondance et de l'attente d'un enfant, « *perpétuellement en attente d'un autre mensonge, d'un autre secret, d'une autre vérité* ». Martine lui répond qu'elle lui écrit « *pour voir* », « *pour voir de quoi il retourne dans cette fiction logée à l'intérieur de soi* », fiction qui est celle du rapport mère-fille.

Tout dire

Mais la reconnaissance de cette fiction ne résiste pas à la force de la croyance en une vérité cachée dans le mensonge maternel ; quelques lettres plus loin, le voyeurisme à l'œuvre dans la recherche du secret se réveille : « *la fillette attend le jour où l'outrage du mensonge sera percée, et alors elle devra voir, ça lui sera enfin donné.* » Catherine a elle aussi l'intuition d'une fiction nécessaire : « *Quel secret sur soi doit-on s'inventer ? Je n'ai rien à cacher, mais j'ai peur que cela se sache.* » La peur de se découvrir vide d'une vérité pleine la fait refuser que la fiction soit le matériau nécessaire entrant dans la construction de son intériorité. Peut-être aussi que la rage qui la fait vivre ne peut s'en contenter. Ce rapport à la fiction de soi implique pour Martine que « *tout raconter n'est pas tout dire* » et que « *c'est en croyant pouvoir tout dire sur soi qu'on survit* », alors que pour Catherine, la liberté du vivant ne s'obtient qu'en devenant sans aveux. Quitte peut-être à ne pas renoncer à faire avouer les autres, quitte aussi à ne pas renoncer à son intimité psychique dans le mouvement même de ce tout crier : « *Je ne veux rien te cacher, du moins au début de cette correspondance* », dit-elle à Martine. Est-ce parce qu'il ne saurait y avoir de règle fondamentale hors du

cadre de la cure, ou ne serait-ce pas plutôt parce que pour Catherine, cette correspondance s'inscrit dans un après de l'analyse : se séparer de son analyste, ça commence peut-être par arrêter de vouloir tout lui dire ; cacher des choses à son analyste, sans pour autant cesser d'être une résistance, devient ce par quoi on se reconstruit une intimité psychique sans partage ni étayage par une écoute. Sans évoquer cette ambiguïté ni le lien avec le fait qu'elle-même s'approche d'une fin d'analyse, Martine pense qu'elle va apprendre avec son amie à ne plus être fidèle au secret. Pourtant elle s'inquiète de la violence d'une parole privée de tout silence quand elle s'interroge sur ce que ça pourrait faire à la fille de Catherine de lire un jour ces lettres remplies d'histoires d'avortements, de poussées suicidaires, de la passion que sa mère éprouve pour elle, et de la mise à nu publique de tout ça.

La pratique de l'amitié, comme celle de l'analyse, sinon se fonde, du moins s'étaye sur le partage du secret ; pour Catherine, je me demande si le secret n'est pas plutôt ce qui pervertit l'une et l'autre, les fait basculer du côté de l'inceste ou de la fusion. Pour Catherine, il est essentiel que ces lettres deviennent publiques : le secret étouffe la filiation dans l'œuf. Curieusement, il est autant ce qui sépare de la mère que ce par quoi la fille se trouve enfermée dans la vie psychique de sa mère. Martine reste davantage interrogative sur cette problématique. Ces lettres sont écrites « *en caressant le désir de les faire publier* », ce qui peut représenter un tout autre enjeu que celui d'en finir avec le secret, et elle se demande : « *Sommes-nous des sorcières, des actrices, des crieuses publiques ?* » Autrement dit, contestent-elles l'ordre établi au nom d'un autre savoir, jouent-elles ou se chargent-elles d'annoncer à haute voix des proclamations publiques, donc de transmettre des ordres ? Elle introduit alors la honte comme propre au féminin : ne pouvant empêcher de la transmettre, elles la revendiqueraient comme lieu du féminin. Ce retournement de la honte serait indissociable de celui de l'intimité dont les femmes, en la publicisant, feraient leur lieu politique. Intimité dont Martine donne comme exemple celle du sexuel à l'œuvre dans cette correspondance.

Pas tout

Sauf un peu vers la fin où Catherine lâchera à Martine qui lui en avait déjà dit davantage : « *Je*

suis ton amie malgré moi », elles ne disent presque rien de ce qu'elles ressentent l'une envers l'autre ; le rapport sexuel dont cette correspondance serait un équivalent aurait-il évacué le rapport d'amitié ? Un sexuel sans rapport, plutôt rapporté du champ conceptuel psychanalytique. Est-ce ce non-rapport qui fait affirmer à Catherine le droit de ne pas se répondre pour mieux se parler ? Mais quand on veut se faire entendre sur la place publique, mieux se parler n'est pas forcément mieux se comprendre ; quand Martine lui apprend qu'elle vient d'avorter et qu'heureusement une infirmière était là pour lui tenir la main, elle lui impose sa volonté de comprendre, confondant le refus d'interpréter énoncé par Martine avec l'imposition d'un interdit de penser, ce qui n'est pas du même ordre comme nous l'apprend, entre autres, la prise en compte du rêve et du récit de rêve comme expérience dans la cure. C'est en affirmant que le transfert se nourrit de la volonté de comprendre — il la dévore même — qu'elle encourage son amie encore en détresse : « *Il faut peut-être encore et toujours se cogner la tête sur le mur si dur de la compréhension.* » Comme le bébé en grande détresse sur les barreaux de son lit, à défaut d'entrer en contact avec le corps aimant d'une mère ?

Parler de filiation, même exclusivement entre mère et fille, ne peut se faire sans en passer par la nomination. Catherine commence, non pas par le choix mais par l'invention d'un prénom pour sa fille : Savannah Lou, Savannah parce que son père américain vient de ce lieu et de cette histoire de l'esclavage, mais c'est en empruntant l'écriture de Duras dans un superbe pastiche qu'elle en parle, recouvrant du Vietnam le Sud américain. Mais même si ce pastiche est conscient et voulu, ne fait-il pas écho à l'enfermement de la fille dans la filiation imaginaire de sa mère ? Catherine peut-elle faire de sa fille la petite-fille de Duras en la nommant du nom du lieu qui contient l'écriture de Duras et devenu le lieu de l'écriture de Catherine : « *Je t'écris de Savannah, je t'écris du nom de ma fille* » ? Elle mettra longtemps à répondre à la question de Martine : quel patronyme porte ta fille ? Vers la fin de leur correspondance, elle lui apprendra qu'elle a transmis le nom de son père à sa fille « *en l'accolant à celui de son père à elle* ».

Catherine elle-même devait se prénommer Anna, mais pour sa mère, ce prénom portait malheur. En passant par Anne-Marie Stretter et Anne-Claire Poirier, elle nous fait aboutir vers

la fin à Anne Frank; voulait-elle donner raison à sa mère? *God save Anna!* Un autre passage n'est pas nommé, celui d'Anne à Lise, le prénom de sa psychanalyste dont elle se réclame; mais ce passage a dû lui venir cent fois à l'esprit au cours de son analyse et je comprends qu'elle s'en soit fatiguée.

Martine, pour sa part, évoque le père qui ne lui a pas donné son nom et a cette formule un peu mystérieuse : « *Peut-être que je saurai quoi écrire quand j'aurai renoncé à le faire au nom d'un nom* », qui dit l'impossible d'une adresse autant que d'une auto-nomination. Mais toutes les deux pensent au pays du père — pour l'une la Grèce, pour l'autre la Hollande — comme à la terre promise.

La question de Dieu est encore moins évoquée que celle du père, pas du tout par Martine et à peine par Catherine qui commence par dire qu'elle a envie de rire quand les gens, apprenant qu'elle a fait baptiser sa fille, lui demande si elle est croyante. Longtemps après, elle éclaire cet envie de rire énigmatique : « *En tous cas, je suis croyante [...] je ne connais pas mon dieu [...]* », reprenant ainsi sans le citer le réajustement si analytique de Lacan sur la question de l'athéisme : « *La vraie formule de l'athéisme, c'est : Dieu est inconscient.* » Silencieuse sur la croyance, Martine écrit par contre que, pour pallier un transfert manquant autre que celui qui la poussait à fuir, elle s'est « *présentée reli-*

gieusement » à toutes ses séances, ce qui n'est pas peu dire en regard de la ritualité de ce que Freud lui-même appelle le « *cérémonial de la séance* ».

Tout finir ?

Nommer son psychanalyste, c'est peut-être la signature d'une fin, d'un deuil, le mettre hors de soi, rompre la mise au secret incestueuse. La fin de cette correspondance, avec son projet de publication, rejoue quelque chose de ce processus. Elle fait se demander à Catherine : « *Que reste-t-il de ma psychanalyse?* » « *Il reste toi* », répond-elle d'abord à son amie, « *une façon d'être, de parler, de crier, de ne plus trembler.* » « *Il reste aussi ma capacité à parler d'elle, Lise Monette, à me réclamer d'elle en tout temps, en toute circonstance.* » « *Tu sais que je rêve beaucoup de retourner en analyse et que la nuit, je retourne la voir, elle* », ajoute-t-elle, même si elle parle d'en finir avec sa fidélité. « *Seule la fin officielle de l'analyse a une date.* » Elle se souvient de sa psychanalyste en la montrant aux autres sans la faire entendre. Pudeur? Meurtre? Prolongement de son silence?

Martine, dont l'analyste est un homme, sent que la fin de l'analyse a à voir avec la mort en ayant l'intuition que son expérience d'accompagnement de son grand-père dans son agonie l'aidera à la vivre.

Catherine prévient qu'elle a décidé d'arrêter la correspondance sur un rêve, un rêve d'attente. Elle qui disait dans une lettre « *jouir de l'attente* » mais qui disait aussi que le secret, le mensonge, la mettaient « *perpétuellement en attente* ». Peut-être s'est-elle souvenu que Freud appelait le transfert « *l'attente croyante* ». À cette scansion sur l'attente, son amie répond qu'elle attend un enfant depuis quatre mois, garçon ou fille, peu importe; elle qui se demandait si elles n'étaient pas en train de faire un enfant de cette correspondance. Peut-être que l'enfant de papier aura frayé la voie à l'enfant de chair.

Ceux qui, ayant déjà lu *Ventriloquies*, auront parcouru cet article jusqu'ici, seront étonnés : comment peut-on prétendre à une lecture d'un livre en évoquant à peine ce qui en est le thème essentiel, la relation mère-fille? À cela, je réponds qu'il est difficile pour moi d'avoir un mode de lecture contraire à mon mode d'écoute qui ne considère pas forcément comme essentiel ce qui est mis en avant. Comme Catherine et Martine avaient décidé de créer une correspondance pour s'aider mutuellement à en savoir davantage sur la filiation mère-fille, il y avait des chances que le travail de pensée produise ses ouvertures avec d'autres thèmes. Mais peut-être pourra-t-on me soupçonner à bon droit d'être un psychanalyste, homme de plus à ne pas se risquer à seulement débarquer sur la côte du continent doublement noir de la sexualité mère-fille.

Mais pour finir, à quel titre se sont-elles échangé ces lettres? À quel titre les ai-je lues? *Ventriloquies* quand la voix de l'analyste est pour le patient coupée visuellement de sa source. Voix de l'analyste ventriloque s'il suit le conseil de parler de façon neutre, et même de se faire entendre comme s'il parlait en dormant quand il reprend les mots du patient. Et quand les mots jaillissent de l'analyste sans qu'il ait pu les penser consciemment, c'est qu'ils sont l'écho d'une communication inconsciente; c'est la parole du patient qui a fait bouger les lèvres de l'analyste. *Ventriloquies* quand, après l'arrêt des rencontres, on travaille à devenir son propre analyste mais que c'est d'abord notre analyste qu'on fait parler en nous, un peu comme quand, avant qu'elle nous relance dans notre propre écriture, la fréquentation d'un écrivain nous conduit malgré nous à le pasticher. Mais c'est bien leurs propres voix que nous font entendre Martine Delvaux et Catherine Mavrikakis; c'est bien de leur nom qu'elles signent cette correspondance dont la fin ne sera jamais qu'officielle, tout comme la fin de sa lecture. Elle n'a peut-être pas plus de commencement : n'est-elle pas l'héritière d'un travail épistolaire qui accompagna la psychanalyse depuis sa fondation? Parmi les plus précieuses de tant de lettres figurent celles que Freud échangea avec celle qu'il surnommait sa « *compreneuse* », une certaine Madame von Salomé, et dont le prénom était Lou.

PATRICK CADY



Dominique Paul, *Lucie, dégénération 6*, 2003, d'après Mignard. Photographie couleur, modèle, 100 × 69 cm. Avec l'aimable permission de la galerie Eric Devlin.